



Miguel Macaya - Huile sur bois - 50 x 50 cm - ©Miguel MACAYA

La culture, pilier invisible du bon fonctionnement d'une société

En tant que galeriste d'art contemporain depuis plus de 26 ans, j'observe quotidiennement une réalité souvent mal comprise : la culture n'est pas un supplément d'âme, elle est une des bases essentielles du fonctionnement d'une société. Elle structure les imaginaires, façonne les comportements, stabilise les repères et permet à une collectivité de se reconnaître, de se transformer et de se projeter.

Le débat actuel autour de la qualification de l'art comme « richesse improductive » révèle une confusion profonde entre rentabilité immédiate et utilité réelle. Ce glissement conceptuel invite à rappeler une évidence trop souvent reléguée : **une société privée de culture ne s'appauvrit pas seulement économiquement, elle se fragilise symboliquement, socialement et humainement.**

Comprendre pourquoi la culture est indispensable suppose de remonter à ses origines, d'en analyser les effets concrets et d'en mesurer les risques lorsqu'elle est réduite à un simple actif patrimonial.

Depuis la préhistoire, créer est un acte vital

L'histoire de l'humanité montre que la création précède la rationalisation économique. Bien avant l'invention de la monnaie ou des systèmes politiques complexes, l'être humain dessinait, gravait, sculptait et façonnait des objets porteurs de sens.

Les premières traces artistiques, peintures rupestres, figures gravées, objets symboliques, n'étaient pas utilitaires au sens strict. Elles répondaient à un besoin fondamental : représenter le monde, se relier à l'invisible, transmettre une mémoire, affirmer une présence. Créer fut l'un des premiers moyens par lesquels l'humain s'est distingué de la simple survie animale.

Cet acte fondateur révèle un point essentiel : **la culture n'est pas née du confort, elle est née de la nécessité.** Elle ne vient pas après la société, elle la précède et la rend possible. En matérialisant des croyances, des récits ou des visions du monde, l'art a permis la construction du collectif, la reconnaissance mutuelle, l'émergence d'une conscience commune.

Ainsi, réduire l'art à une « valeur improductive » revient à nier sa fonction originelle : celle de bâtisseur de lien, de sens et d'identité.

Ce que l'art apporte réellement à une société

L'art agit comme une architecture invisible qui soutient l'équilibre collectif. Il façonne les récits, structure les émotions partagées, nourrit la mémoire commune. Une œuvre ne se limite pas à sa matérialité : elle est un espace de résonance où s'entrelacent regard individuel et conscience collective. Elle permet de dire ce que les mots ne peuvent formuler, d'introduire de la nuance dans le jugement, de ralentir dans un monde soumis à l'accélération permanente.

La culture offre des repères, tout en laissant place au doute et à la complexité. Elle crée un terrain de dialogue entre générations, entre disciplines, entre sensibilités. Dans les galeries, les musées et les lieux d'exposition, ce sont des ponts qui se dessinent : entre l'intime et le collectif, entre passé et présent, entre contemplation et réflexion.

Par ailleurs, la création irrigue une économie vivante, composée de professionnels divers, de métiers d'art, de savoir-faire rares, de circuits de valeur qui dépassent largement le cadre purement marchand. Elle participe à l'identité des territoires, à leur attractivité, à leur rayonnement. Là où la culture est forte, la société s'inscrit dans une dynamique de sens plutôt que dans une simple logique de consommation.

Dans ce contexte, considérer que l'art ne « produit » rien revient à adopter une définition tronquée de la richesse. Ce que l'art génère ne se mesure pas uniquement en rentabilité, mais en capacité à structurer une vision partagée, à stimuler la pensée, à maintenir une société dans un état de vitalité créative.

Une vision réductrice aux conséquences profondes

Réduire l'art à un actif improductif traduit une méconnaissance de sa nature et de sa fonction. Cette approche enferme la création dans une grille de lecture financière qui ne prend pas en compte la valeur symbolique, culturelle et anthropologique des œuvres. **Elle repose sur une logique comptable qui ignore ce que l'art construit dans le temps long : la mémoire, la transmission, l'enrichissement des consciences.**

Lorsqu'une société commence à regarder ses œuvres comme de simples objets à taxer plutôt que comme des vecteurs de sens, elle affaiblit le rôle du collectionneur, qui n'est plus perçu comme un passeur mais comme un détenteur de patrimoine à surveiller. Ce glissement sape la dynamique du mécénat, freine la prise de risque artistique et décourage le soutien à la création émergente.

Le danger ne réside pas uniquement dans le ralentissement du marché, mais dans la rupture silencieuse d'un écosystème fragile, fondé sur la confiance, la transmission et l'engagement. Et qui concerne tout une série de professionnels qui dépendent de ce milieu (encadreurs, transporteurs, restaurateurs, etc...). À terme, c'est l'accès même à la culture, sa diversité et sa capacité à se renouveler qui s'en trouvent menacés.

Une société qui réduit l'art à une charge fiscale oublie qu'elle met en péril un espace essentiel de liberté, de réflexion et de cohésion. Ce n'est pas seulement tout un secteur économique qui se trouve affaibli, c'est une composante fondamentale de son identité.

Conclusion

La culture n'est ni accessoire ni superflue. **Elle est un pilier structurant de toute société capable de se penser, de se transmettre et de se transformer.** Depuis les premières traces laissées par l'homme jusqu'à la création contemporaine, l'art accompagne l'évolution humaine comme un langage profond, porteur de sens et de lien.

Réduire l'art à une richesse improductive traduit une incompréhension de sa fonction première. La véritable richesse ne se limite pas à ce qui génère un rendement immédiat, mais à ce qui permet à une communauté de se reconnaître, de dialoguer et de se projeter.

Préserver la culture, c'est préserver la capacité d'une société à demeurer vivante.

Anne de la Roussière